

situation émeut les amis de l'établissement : ils se cotisent ; l'un d'eux s'engage pour 5,000 doll. (25,000 fr.) pendant cinq ans.

L'inauguration d'un nouveau local pour la bibliothèque stimule l'ardeur des citoyens de la localité et des environs. Une somme de 20,000 doll. (100,000 fr.), pour accroissement des collections, est aussitôt recueillie, et pour la plus grande partie dans le monde des commerçants.

Jusqu'en 1840 seulement, le nombre des donateurs de cette bibliothèque était déjà de 1 millier. Celle de Yale peut produire une liste de donateurs aussi abondante, sur laquelle figurent des versements de 1,000 à 10,000 doll. (5,000 à 50,000 fr.)

Des universités de création plus récente possèdent des bibliothèques également bien dotées. Telle est celle de l'université de Cornell à Ithaca ou Ithaque (Etat de New-York), qui, commencée en 1868, compte déjà 39,000 volumes ; celle du collège Vassar, à Poughkeepsie (même Etat), ouverte en 1865, a reçu de son riche fondateur, le brasseur Mathieu Vassar, une somme de 50,000 dollars (250,000 fr.).

Cette dernière université est uniquement destinée au sexe féminin. Une autre bibliothèque, attenante à un collège ou université pour les jeunes filles, Wellesley-College, à Wellesley (Massachusetts), fondée en 1875, est actuellement en voie de formation. Le rapport donne une vue de la salle de lecture de cet établissement, qui ne renferme encore que 10,000 volumes, mais qui est calculé pour en contenir 150,000.

On n'en finirait pas d'énumérer toutes les donations faites aux bibliothèques d'universités. Celle du collège d'Amherst (Massachusetts), fondée en 1821, a reçu, depuis cette époque jusqu'en 1875, un capital de 80,000 dollars (400,000 fr.) ; elle contient 30,406 volumes et se distingue par un nouveau mode de classification, dont la base est le système décimal. A l'université de Rochester (Etat de New York), datant de 1850, il a été fait par un général un don de 25,000 dollars (125,000 fr.), tandis qu'un autre généreux citoyen faisait cadeau du bâtiment incombustible où les collections doivent être installées, et dont la construction totale reviendra à 100,000 dollars (500,000 fr.).

Les bibliothèques de chacune des facultés (ici on les appelle écoles) dont se composent ordinairement les universités n'ont pas été non plus oubliées dans ces distributions libérales. Au collège de Yale, la bibliothèque de la *Law School* (école de droit), qui contient 8,000 volumes, a été dotée en 1873 d'un fonds de 10,000 doll. (50,000 fr.), et pendant trois ans les anciens élèves et amis de l'école se sont, pour enrichir la collection, imposés des sacrifices dont la valeur s'élève à 16,000 dollars (80,000 fr.).

La bibliothèque de l'école des sciences (*Scientific School*), à la même université, est installée dans un immeuble qui a été donné par M. Sheffield, le même qui, après avoir pourvu à l'accroissement de la collection, au moyen d'un fonds de 10,000 dollars, porté aujourd'hui à 12,000 doll. (60,000 fr.), lui a encore fait don d'une bibliothèque d'ouvrages de mathématiques acquise par lui au prix de 4,000 doll. (20,000 fr.).

(à continuer)

— Le livre des écoles américaines (Suite).

L'examen détaillé du *Livre des écoliers américains* justifierait, je crois, l'opinion que je viens d'exposer. Nous allons d'ailleurs permettre à nos lecteurs de juger par eux-mêmes, en mettant sous les yeux plusieurs spécimens de devoirs.

La collection des *Primary schools* est peu considérable, et cela se comprend. L'âge des enfants qui fréquentent ces écoles ne leur permet pas des compositions écrites bien variées et bien nombreuses. Celles que M. Buisson nous offre suffisent cependant pour nous faire apprécier la méthode et l'esprit qui président à la direction de ces *petites classes*.

Les *leçons de choses*, par lesquelles débute l'ouvrage, rédigées ou plutôt *esquissées* par des élèves d'écoles normales pour les enfants des *Primary schools*, sont généralement bien comprises, divisées avec ordre et méthode et bien traitées. Toutes ne valent point celles que nos correspondants nous ont adressées et que nous avons publiées dans les colonnes de notre journal ; mais il est incontestable que des élèves-maitresses, préparées ainsi dans les écoles normales, introduiront sans difficulté, dans les établissements, où elles seront placées, cette forme d'enseignement dont nous avons dit autrefois les avantages et fait connaître les excellents résultats.

Les devoirs réunis sous le titre de "*Langue maternelle*," sont les plus intéressants de cette première partie de la collection de M. Buisson.

Les exercices de *grammaire*, ceux d'*observation* et de *jugement* sont en général analogues aux devoirs que nous avons recommandés nous-mêmes, et dont nous donnions dernièrement encore plusieurs exemples à propos de l'enseignement de la grammaire. Nous ne pouvons également qu'approuver les exercices de *construction*, ayant pour objet de faire formuler à

l'enfant des phrases dont on ne lui fournit que les éléments isolés.

Mais je n'aime point, par exemple, les petites propositions contenant des fautes d'orthographe et les locutions vicieuses à corriger. Ce sont là des exercices *cacographiques*, et la cacographie est, avec raison, bannie depuis longtemps de nos écoles.

Je n'aime, guère, non plus les *permutations*. "Ecrivez la phrase suivante, dit le maître, et reproduisez-la de trois manières différentes, sans en changer le sens."

Entre toutes les manières de rendre une pensée, il y en a une qui la rend plus exactement, plus complètement et plus clairement que toutes les autres : c'est cette forme-là, seule, qu'il faut chercher et garder. Ces permutations, qui rappellent le travail auquel se livre M. Jourdain avec son professeur de philosophie : "*D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*" ont, à mon sens, un grave défaut : celui de faire croire aux élèves qu'une idée peut être indifféremment exprimée de six ou sept manières, ce qui n'est pas.

Si, dans une narration, l'enfant a construit trois ou quatre phrases consécutives de la même façon, que le maître appelle son attention sur cette uniformité monotone et fatigante ; qu'il lui montre comment la forme de ces phrases peut être changée ; qu'il lui fasse trouver, par l'analyse de la pensée et par la considération de l'effet à produire, laquelle de ces diverses formes doit être choisie : rien de mieux. Mais changer, sans motif et sans but, pour le plaisir de changer, sans savoir quelle est l'idée dominante, essentielle à exprimer, celle qu'il faut mettre en évidence, en relief : cela me paraît un exercice pour le moins inutile.

Les *diagrammes grammaticaux* ne me paraissent pas non plus d'une utilité incontestable, et j'avoue que je ne trouve aucune espèce d'avantage à l'emploi de ces figures.

Nous l'avons dit plusieurs fois déjà, pour nous, les analyses doivent toutes se faire oralement. Et si, parfois, le maître croit devoir en demander quelques-unes par écrit, les signes conventionnels adoptés par nos instituteurs : lignes droites ou ondulées, sans barres, ou avec barres, initiales et chiffres, me semblent beaucoup plus simples et bien préférables.

J'ai rencontré avec plaisir un exercice d'épellation (*spelling*), qui m'a rappelé ceux que nous faisons, il y a trente ans, dans le recueil de mots de *Pautez*, excellent exercice, du reste, lorsqu'il est fait avec intelligence.

Les descriptions : "*Une image du livre de lecture ; notre école ; le papier*" sont vraiment remarquables pour des enfants de 8, de 7 et même de 6 ans. Seulement, j'avoue que Mlle. Etlië B....., de New-Jersey, me paraît bien avancée pour son âge quand elle dit :

"Je ne sais pas ce que nous deviendrions s'il n'y avait pas de papier. Les demoiselles ne recevraient plus de *lettres d'amour* ni de *Valentins*."

C'est une grande camarade, bien sûr, qui lui a soufflé cette dernière considération.

Les lettres des enfants indiens (1) sont particulièrement intéressantes. En voici deux spécimens :

Wyandott, 2 janvier 1875.

Je vais à l'école et j'aime à aller à l'école. Je suis contente que vous m'envoyiez des joujoux. Je lis dans le troisième livre de lecture. J'ai une jolie poupée ; nous faisons des robes à nos poupées et nous les habillons. Nous avons un petit baquet et une planche à laver, et nous leur faisons la lessive. Une des petites filles a laissé tomber sa poupée, elle a roulé dans la rivière. Nellie lui a donné une autre poupée lorsqu'elle est revenue à l'école. Je suis bien contente que vous nous ayez envoyé quelque chose ; la poupée est très jolie, je l'aime bien, et je vous aime bien aussi.

Votre petite amie,

SALLIE D.

Mes chers amis,

Je vais vous dire ce que nous devenons. Quelques-uns d'entre nous sont très-malades, il y en a bien peu qui se portent bien. Mais nous faisons beaucoup de progrès. Un soir nous avons eu un grand orage. Je voudrais bien que vous m'envoyiez un couteau, s'il vous plaît. On me dit que l'endroit où vous êtes est une grande

(1) La Société des Missions, qui a entrepris l'éducation des enfants indiens dans l'extrême Ouest, a établi une sorte de correspondance entre ces enfants et les familles de leurs bienfaiteurs dans l'Est. Quelques-unes de ces lettres, d'un vif intérêt, figuraient à l'Exposition, malheureusement dans une vitrine fermée : nous n'avons pu en copier que les fragments ci-dessus.

(Note de M. Buisson.)